

## La pépinière de cœurs

Par Karine Constensoux, lauréate du concours de nouvelles 2012, « Plus dure sera la chute... », catégorie « adultes »

J'habitais autrefois les étroites ruelles de bois et de carton, sur les flancs de la montagne. Ceux qui m'ont enfanté n'ont jamais su comme mon histoire allait être belle, comment croire dans la ville d'en haut quand le soleil se lève, que l'enfant que j'étais, connaîtrait autant de joie.

J'étais un nourrisson sans prénom. Un énième garçon d'une femme de cette ville. Aussitôt né, aussitôt harnaché autour de ses flancs. Sous la bannière de ce gros drap, elle arborait sa maternité. Porté en étendard, une nouvelle gestation commençait pour moi. Je n'étais pas encore exposé au bruit de la vie, à la lumière du soleil, à la chaleur et la poussière de l'air.

Le jour, je percevais les bruits de cette cité collé contre son ventre. J'entendais de la vie des sons étouffés. De la voix de ma mère, je ne connaissais que les vibrations. Une voix fluide, à la déglutition régulière. Une voix souvent muette qui laissait place aux battements réguliers de son cœur avec lesquels je m'endormais.

La nuit, parfois, j'étais réveillé par un bruit criard qui traversait le plaid et la peau de ma mère. Son déchirement parvenait jusqu'à moi. Ces nuits-là n'étaient pas muettes, leur silence était bouleversé. Les nuits sans cris devenaient rares. Le cœur de ma mère était alors plus bruyant. Ses palpitations plus rapides. Elle se tournait vers le mur. Les plis de son ventre me protégeaient des décibels intrus. Elle me cachait de ce cri jusqu'à la fin de la nuit.

J'accompagnais ma mère partout dans ses déplacements. Son pas était léger, balançant. J'étais le centre d'équilibre de son corps. J'en épousais les mouvements n'y faisant jamais obstacle comme aurait pu le faire un appendice étranger. Nous faisons corps.

Ma conscience s'éveillant ou le souffle de ma mère se faisant plus fort, je perçus sa démarche plus lourde. Souvent elle me replaçait. Son pas était plus hésitant. Son souffle s'accélérait fréquemment. Parfois les cris me parvenaient sans filtre. Crus. Le drap avait glissé. La membrane se fissurait. Elle remontait alors le drap sur ma tête pour la colmater, pour un temps. Pas pour longtemps. J'avais grandi. J'étais trop lourd. On me posa à terre, en pleine lumière.

Je naissais à nouveau. Libéré une première fois d'un ventre, je l'étais là d'un emmaillotement. Cette camisole trop petite ôtée, je vis ma mère. Elle avait été avant tout un cœur avec son récital de battements. Elle était une odeur. Mais elle n'avait pas d'image. Je ne la reconnaissais pas. Ses traits m'étaient étrangers. Sa voix sans les atténuations du voile me semblait criarde. Ce n'était plus sa voix feutrée. Ses bras me tenaient à distance essayant de me mettre sur mes jambes. Parfois des effluves

connus me ramenaient aux temps passés. Parfum suranné que le vent s'est employé à dissiper. Je perdais ainsi ma mère dans un souffle d'air.

J'avais perdu ma mère mais j'avais trouvé des jambes et des mains. Je m'éloignais de la natte sur laquelle j'étais posé. Je découvris le goût de la terre. Une terre faite de poussière qui entrait dans les narines. J'en avais aussi le goût dans la bouche. A quatre pattes, j'y laissais mon empreinte. Le soir venu, ma mère suivait ce sillage et me ramassait.

Je me suis mis debout. J'ai découvert les autres enfants, des tas d'autres enfants. Tous se ressemblaient et tous avaient la couleur de cette terre. Farandole d'enfants poussiéreux parcourant les étroites veines de cette ville haute. Entraîné dans leur sillon, je les suivais. Nous courrions au travers de ces ruelles, jamais les mêmes. L'air déplaçait les cartons, modifiant un mur, un toit. Cette ville était mobile. Tout bougeait sans cesse. Je suivais les plus grands dans leur course effrénée. Nous étions une cavalcade, une armée de jambes qui couraient. Ma mère chaque soir faisait le tour du pâté de carton et me retrouvait au milieu de cette horde. Mes courses m'entraînèrent de plus en plus loin. Est-ce la ville qui, un soir s'était encore une fois modifiée ou était-ce l'apparition d'un nouveau drap porté en bandoulière qui fit que ma mère ne vint pas me récupérer?

Nous nous étions perdus, ma mère et moi. Je me suis mis contre un mur. Le visage tourné vers l'intérieur. Un simple carton remplaçant son ventre. Cette nuit là, je fus réveillé par un cri lointain, perçant. La peur me fit me recroqueviller au plus profond de la terre.

Le jour, je reprenais mes cavalcades avec mes compagnons d'infortune. Nous étions la course, le bruit, les rires. N'obéissant qu'à nos envies, nous parcourions la ville haute toute la journée. De mes compagnons de courses, je n'ai pas de noms. Des enfants nouveaux surgissaient à leur tour des draps. Parfois vos camarades de jeux étaient sans lendemain. Ils disparaissaient. Peut-être couraient-ils dans une autre rue de la ville? Nous étions liberté. Nous étions la richesse de cette ville, sa force et son lendemain.

De la nuit et de ses cris, j'avais appris à me méfier. Ils s'approchaient de moi jusqu'à me frôler. Un soir, ils étaient si près que j'en ai ressenti les vibrations. Ils étaient si près qu'ils semblaient être dans ma gorge. Ils se confondaient avec les battements de mon cœur. On soulevait mon carton. On m'attrapait. On m'emmenait. C'est moi qui criais.

Des cris d'enfants ont retenti cette nuit là. Des cœurs se sont affolés. Le mien a retrouvé son cours normal très vite. J'ai été mis à part. Rien, excepté mon seul jeune âge, ne me distinguait des autres. J'étais celui qui avait le moins longtemps vécu dans la ville haute. Je serai celui qui l'oublierait le plus

vite, pensait-on. Souhaitait-on. Entouré d'une couverture, je fus mis au chaud. Les autres furent poussés dans un camion et emmenés. Ailleurs.

J'étais loin déjà de pouvoir tenir dans un drap. D'ailleurs dans la ville d'en bas, les nouveaux nés ne sont pas portés. Ils naissent une seule fois. Sans transition, ils sont exposés à la lumière et à la vue de tous. Même avec un drap, ma mère nouvelle n'aurait rien eu à y mettre. Elle n'avait pas d'enfant. Le sien, elle est alors allée le prendre là où il y en avait en abondance, là où les enfants coulent à flots, où les enfants n'appartiennent à personne.

Pour preuve, dans la ville d'en haut, des enfants, le lendemain, n'ont pas couru. Qui s'en est aperçu?

Ma mère nouvelle ne me quittait pas, me portait dans ses bras alors que j'étais déjà grand. La nuit, elle chuchotait pour ne pas me réveiller. Je découvrais cette douceur. Je découvrais sa voix mélodieuse. Elle répétait souvent le même mot. Ma mère le prononçait en me regardant. Elle le répétait à longueur de journée, le chantonait, jouait avec. Je pris plaisir à écouter ces syllabes devenues familières. Très vite, elles firent partie de moi. Elles étaient un appel, une invitation. J'y répondis par un sourire. J'avais désormais un prénom.

Prénommé, je fus chaussé. Le bruit des semelles sur le sol dallé m'intriguait. C'était une ombre sonore qui me suivait. C'était un bruit net qui se répétait en écho. Il cinglait à mes oreilles. Il était invisible, anonyme. Il ne laissait aucune trace sur les dalles blanches. Seuls ses crissements indiquaient sa présence.

Je découvris la facilité de l'immobilité. Je restais allongé à rêver. Une histoire racontée par ma mère nouvelle m'emmenait dans de nouveaux pays. Sans que je bouge. Les mots anesthésiaient mon envie de courir. Je m'endormais l'esprit tranquille, repu de ces voyages sédentaires. Les cavalcades incessantes de mes premières années alors, lentement se ralentirent. Le bruit des pas sur la terre sèche s'atténuait. Le goût de la terre s'émoussa. J'oubliais la ville d'en haut et mes anonymes compagnons. Prénommé, chaussé, immobile, je devins un enfant d'en bas.

La torpeur s'est installée. Elle nous cloue dans nos maisons blanches. Le soleil a trouvé son territoire pour jouer avec ses rayons. Rien ne peut les arrêter, c'est une course solaire folle. Les rayons claquent contre le mur blanc et blessent les yeux. Les questions fusent dans ma tête suivant le même chemin et me font fermer les yeux. « Enfant trouvé ». Voilà la réponse de ma mère. Je ne sais pas d'où je viens. Elle, non plus, m'assure-t-elle. Cette absence de point de départ est venue peu à peu troubler ma quiétude. D'abord sourde, engourdie par le luxe, anesthésiée par la lumière, aveuglée par la blancheur du marbre de la ville d'en bas, elle s'est peu à peu éveillée pour devenir lancinante. Je voulais un début à ma vie. Ma mère n'avait rien à m'en dire.

Pour contrer cette chaleur, nous nous terrons derrière nos fenêtres. Pas un bruit à l'extérieur ni à

l'intérieur. Torpeur estivale à l'extérieur, torpeur familiale à l'intérieur.

La famille s'est arrêtée autour de cette cousine et de son cœur qui n'a pas encore trouvé le bon rythme. Tout est suspendu. Le moindre bruit est étouffé. Il ne faut pas lui faire peur. Il pourrait s'arrêter.

Mes pas crissant sur le marbre semblent un vacarme. J'emmène ma démarche adolescente sur la terrasse dominant la ville. J'aime la regarder. Blottie au fond de la vallée, elle resplendit de blancheur avec ses murs de marbre. Ancrée dans la terre avec ses colonnes d'acier, elle déploie sa force. Ses rues rectilignes témoignent de la maîtrise humaine. L'architecte n'a pas tremblé. Le géomètre n'a pas bifurqué. Les ouvriers ont gagné la bataille contre les éléments.

Je suis revenu à ma cousine et à son cœur. L'atmosphère s'est encore dégradée. La peur fait qu'on s'oublie à chuchoter. Par la fenêtre entrouverte, j'entends mon père au téléphone. « Elle a besoin d'un nouveau cœur » « Trouves-en un dans la ville d'en haut » « Cette nuit » « Qu'importe le prix ». « Un du même âge » « Un de fille » s'écrie ma tante, détail qui est sûrement vital pour elle puisqu'elle prend le risque de crier au chevet de sa fille quitte à mettre son cœur en péril.

Un cœur d'en haut! De cette ville faite de carton dit-on! On lui achetait un cœur nouveau. A qui? A un enfant d'un même âge, à une fille. Qui au petit matin n'aurait plus de cœur? Qui étaient ces voleurs de cœur? Je connaissais le receleur! Qui serait le volé? Ces questions me bouscullaient. Les réponses étaient là-haut.

Je quittais alors la ville d'en bas et commençais à arpenter le flanc de la montagne. Le marbre laissa peu à peu la place aux cartons. Le sol dur devint poussière. Mes chaussures n'étaient pas adaptées à l'ascension. Trop rigides, trop rêches. Elles me râpaient les talons. Je les retirais. Mes pieds s'enfonçaient dans cette poussière chaude. J'aimais cette sensation. La brise soulevait la poussière qui collait à ma sueur. A bout de souffle, j'haletais. Cet air terreux m'envahit la bouche. Je découvrais son goût, âcre asséchant le palais, engourdissant la langue. Au milieu de la ville d'en haut, je me faufilais dans les ruelles. Les rares adultes se protégeaient du soleil. Le dénuement était total.

Un bruit de fond se faisait entendre. Un bruit de cavalcade gronda. Une troupe d'enfants apparut n'arrêtant pas leur course à mon passage. On avait envie de courir avec eux, de les suivre. J'aurais aimé, enfant, connaître ces courses folles. Je les suivais seulement des yeux mais je courais avec eux. Je marchais dans les ruelles. Je me plaisais à m'imaginer les reconnaître, à y retrouver un souvenir heureux. Je me voyais courir moi aussi dans ces rues de carton. L'image de ma course, floue au début, se précisa. J'en imaginais les couleurs, les senteurs et les bruits. Mon cœur en inventait la mesure et battait plus fort.

La nuit est venue. Pour retrouver la ville d'en bas, il me suffisait de descendre. Je me suis mis à dégringoler. Au détour d'une ruelle de carton, j'ai entendu un cri. Il avait résonné en moi. A l'abri dans l'obscurité, muet par la peur, paralysé par ce que je comprenais, je regardais. Trois ou quatre hommes

arrachaient un enfant et le fourguaient plus bas dans un camion. Un camion qui partait pour la ville d'en bas. Avec à son bord, un cœur d'enfant. Un cœur de fille, sûrement.

Je suis rentré dans la ville basse les pieds nus, harassé, recouvert d'une fine poussière. Ma mère comprit d'où je venais. Ni elle ni moi ne parlèrent. Que dire? Que je savais d'où viendrait le cœur volé de ma cousine?

Je suis retourné de nombreuses nuits dans cette ville haute. J'ai suivi ses hordes d'enfants. Leur liberté me faisait envie. Je m'imaginai être un des leurs. Je me suis cherché une mère. Aucun risque de la trouver. Toutes les mères qui avaient perdu un enfant pouvaient faire l'affaire. Il y en avait tant. Cette croyance me plaisait. On enlevait les enfants. J'avais été enlevé, donné à ma mère nouvelle. On se s'était pas contenté de mon cœur. Cette histoire me satisfaisait. De plus, elle n'avait pas de réponses certaines. Je m'y installais, la cultivais. L'embellissant un peu plus à chacune de mes expéditions, je considérais alors ces enfants comme mes frères d'infortune.

Cette ville n'était pas aussi muette que je le pensais. Des rumeurs commençaient à circuler. Un homme d'en bas s'intéressait aux enfants d'en haut. Un homme d'en bas, la journée, écrivait sur les nuits d'en haut. Je dérangeais. En témoignaient les menaces que je recevais.

Je gênais ce trafic mais je continuais à écrire mon histoire. Celle où j'étais un enfant de la ville d'en haut. Celle où ces enfants de la ville dorment dehors et sont les proies de pilleurs de cœurs. Celle qui se bat pour ne pas périr sous les coups de la misère. Histoire d'une cité en guerre qui n'a pour arme que sa natalité, pour force vive que son armée pédestre. Histoire d'une ville où je voulais être né.

J'habite désormais les grands boulevards de marbre et d'acier, au pied de la montagne. Ceux qui me tueront, ce soir ou demain, ne sauront jamais comme mon histoire fut belle; dans la ville d'en bas quand la nuit tombe, il m'arrive de rêver d'un monde sans guerre où les enfants des rues pourraient dormir jusqu'au matin.

K. Constencoux

À Cherbourg, le 17 février 2012.